

## Entre métaphysique et matérialisme : de quoi le socialisme est-il le nom ?

**Author :** Claude Obadia

**Categories :** [Politique](#)

**Date :** 20 mars 2014

L'année 2014 sera celle de la commémoration du centième anniversaire de la mort de Jean Jaurès, assassiné le 31 juillet 1914. Puisse-t-elle être aussi l'occasion d'une relecture critique, et non idéologique, d'une œuvre parfois ignorée des socialistes eux-mêmes[1]. À cela plusieurs raisons.

La première tient à la question religieuse, et plus particulièrement à celle du lien entre religion et société. À rebours d'une opinion largement répandue chez les socialistes matérialistes, Jaurès tient en effet pour acquis qu'il n'y a pas de société sans religion et qu'à ce titre, si le socialisme est bien une théorie de la société authentique, société que définit la solidarité, alors il n'est pas absurde de penser que Luther puisse être considéré comme le véritable fondateur du socialisme européen. Pourquoi, de fait, la Thèse complémentaire de Jaurès, consacrée aux *Origines du socialisme allemand*[2], est-elle à ce point ignorée quand elle n'est pas proprement méprisée ? Telle est une des questions que l'année engagée pourrait opportunément incliner les études jauréssiennes à assumer une fois pour toutes ! La tâche, il est vrai, pourrait bien être ingrate et éprouvante, puisqu'elle nous conduira à reconnaître que c'est aussi (d'abord ?) en vertu de leur attachement à la métaphysique luthérienne que Fichte, Hegel et Marx peuvent être considérés comme les forgerons du socialisme allemand.

Par où l'on peut voir la deuxième raison de revenir aujourd'hui à Jaurès. Elle tient cette fois à la question de savoir si le socialisme est, oui ou non, un matérialisme et le cas échéant, en quel sens. Dans un texte inédit écrit en 1891[3], accessible en librairie depuis plus de cinquante ans (!) et étrangement ignoré, Jaurès explique clairement les raisons pour lesquelles les militants socialistes se tournent plus volontiers vers le matérialisme. "Comme la religion n'a été pour le peuple qu'une consigne, comme il n'a pensé et cru que selon la formule despotique des Églises et les calculs astucieux des puissants, le premier usage que fait le peuple de sa raison, c'est la négation de la religion elle-même, de toute religion"[4]. Or, si le christianisme est une théorie de la justice et de la communauté, alors Luther a non seulement défini le christianisme vrai mais élaboré un idéal de société qui, en scellant liberté et communauté, définit le socialisme comme praxéologie de cet entrelacs.

La troisième raison de méditer Jaurès, qui ne peut plus plus faire mystère, doit pourtant être scrupuleusement explicitée. En affirmant qu'on doit à Luther l'idée socialiste de la société, c'est

l'histoire politique de l'Europe et ses *supra-structures* religieuses et métaphysiques qu'il convient de reconsidérer. Pour en convaincre le lecteur incrédule, il faut revenir au texte de 1891 déjà cité. Chacun sait, montre Jaurès, que l'on doit à Luther l'idée que l'égoïsme est le premier *visage* du mal, raison pour laquelle la "communauté" est ce à travers quoi seul l'homme peut gagner son salut. Parce que l'offense faite à autrui me sépare de lui, la communauté n'est possible que si autrui pardonne ceux qui l'offensent. *Le pardon est donc le mouvement même de l'auto-constitution de la communauté*, l'acte d'amour qui fonde la société. En cela, la vertu de l'amour fraternel, l'*agape*, trouve son sens le plus fort. Elle est non seulement la générosité pétrie d'humilité, cette vertu de l'homme de la terre (*humus*) qui ne se croit pas déjà au ciel, mais l'exercice même de la vie sociale lorsqu'en sa réciprocité elle rend possible le don qui n'attend pas de retour. De sorte que l'idée luthérienne de la société exclut par avance la *société de la main invisible* d'Adam Smith. Car c'est bien *une société sans société* et qui fait illusion en prétendant que l'accord des égoïsmes concupiscentiels suffit à les abolir, que celle dans laquelle on donne pour recevoir. La société de marché n'existe donc pas, et ne peut exister selon Luther. Or, n'est-ce pas cette illusion, ce simulacre, que Marx en Allemagne et Jaurès en France, n'auront de cesse de dénoncer?

Marx d'abord, qui dans ses *Manuscrits de 1844* affirme que l'argent déshumanise le monde et fait obstacle à la société en rendant impossible la communauté. C'est d'ailleurs pour cela que, très sérieusement, il imagine un monde nouveau dans lequel les échanges seraient bien monétaires mais la monnaie d'un type inouï, qui exclut l'argent : l'amour. Jaurès ensuite, convaincu que c'est bien une société sans société<sup>[5]</sup> qui définit les termes même du défi que le socialisme républicain a, de par les sources chrétiennes de l'Europe, pour vocation de relever.

Par où l'on voit l'intérêt majeur de relire Jaurès. Car si une lecture rapide de Marx et Feuerbach peut laisser penser que le socialisme est une doctrine en tous points hostile à la religion et à l'esprit du christianisme, force est de reconnaître la nécessité de reconsidérer la question religieuse.

Les analyses développées par Jean Jaurès, d'une part dans *La question religieuse et le socialisme*, d'autre part dans sa Thèse complémentaire, permettent en effet de comprendre que le socialisme inscrit dans l'épaisseur de l'histoire des représentations dont la nature propre est métaphysique et religieuse. De sorte qu'un malentendu tenace peut ici être levé.

Il est en effet communément admis que si les socialistes allemands sont matérialistes et si leur matérialisme est dialectique, ou historique, le socialisme français serait par trop spiritualiste et idéaliste. Or, ne convient-il pas de reconnaître, à la lecture de Marx d'un côté, et de Jaurès de l'autre, que les socialistes français mettent de la *distinction* dans l'étude de la religion quand les matérialistes allemands, en enveloppant la religion dans la catégorie de l'"aliénation", jettent de la *confusion* ? La religion, affirment-ils, est *l'opium du peuple*. Mais de quelle *religion historique* veut-on parler ? Cette dernière question est chez Marx proprement invalidée par le préjugé réductionniste selon lequel les errances des Églises assoiffées de vanités matérielles et complices

du despotisme autoritariste rendent exhaustivement compte du *phénomène religieux*. Il en va tout autrement chez les socialistes français.

Chez Edgar Quinet d'abord, en particulier dans sa *Révolution religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>[6]</sup>, publiée en 1859. Après avoir souligné l'impossibilité de réconcilier l'Église et la Révolution, Quinet affirme, dans le chapitre XIII, que toutes les religions ne se valent pas et que si la Révolution n'avait pas confondu tous les cultes, elle serait sans doute parvenue, en s'appuyant sur le levier du protestantisme, à montrer que l'Église catholique romaine est bien l'ennemie de la civilisation moderne. Quinet n'est au reste, ici, guère éloigné de Pierre Leroux qui, en 1848 déjà, dans *Le christianisme et ses origines démocratiques*<sup>[7]</sup>, soulignait que l'histoire du catholicisme pouvait être envisagée comme celle-là même de la dénaturation de l'essence démocratique du christianisme vrai.

Chez Jaurès ensuite (sans oublier Ferdinand Buisson<sup>[8]</sup>) qui, cherchant à comprendre quelles sont les raisons "qui invitent les militants socialistes au matérialisme"<sup>[9]</sup>, et accordant une attention scrupuleuse aux "mouvements des choses", aux "mouvements des faits"<sup>[10]</sup>, se montre en définitive bien plus "dialectique" et, en ce sens précis, plus "matérialiste" que Marx lui-même! C'est parce que les Églises *historiques*, affirme-t-il dans un passage déjà cité plus haut, se sont abîmées dans "d'odieuses mystifications"<sup>[11]</sup> en servant "les calculs astucieux des puissants"<sup>[12]</sup>, que "le premier usage (qu'a) fait le peuple de sa raison (fut) la négation de la religion elle-même, de toute religion"<sup>[13]</sup>. Cette "mort de Dieu", *provisoire* comme Jaurès l'appelle de ses vœux répétés, est donc bien la conséquence d'un horrible mensonge perpétré par ces Églises.

Par où l'on voit deux choses d'importance. La première, que le socialisme républicain n'est en rien, pourrait-on dire, "nietzschéen", qui croit fermement à la possibilité historique de régénérer le christianisme libéral à travers la *réalisation* de la République. La seconde, que s'il y a bien un *socialisme dialectique* (autrement dit encore un "matérialisme" historique) qui prend la mesure des conditions empirico-sociales dans lesquelles naissent et meurent les idées, ce dernier est français. C'est celui de Jaurès et de Quinet (convaincu que toutes les religions ne se valent pas<sup>[14]</sup>) nous exhortant à distinguer le christianisme de l'Église catholique, ou bien encore le catholicisme du protestantisme. C'est celui des forgerons de la République laïque et sociale, ayant inscrit leur ouvrage colossal dans l'histoire d'un christianisme de la liberté dont l'un des pères spirituels serait Luther.

[1] À l'exception notable, en France, de Vincent Peillon, dans les ouvrages qu'il a respectivement consacrés à Pierre Leroux, Jean Jaurès et Ferdinand Buisson.

[2] Disponible aux éditions Ombres blanches, 2010

[3] *La question religieuse et le socialisme*, édité en 1959 aux éditions de Minuit, Paris. On lira ici avec intérêt l'étude de Madeleine Ribérioux, "Socialisme et religion: un inédit de Jaurès, 1891", *Annales. Économie, Société, Civilisations*, 16<sup>e</sup> année, N.6, 1961

[4] Page 51 de l'édition indiquée note 3.

[5] *La question religieuse et le socialisme*, page 31 de l'édition indiquée note 3.

[6] Texte disponible aux éditions Hachette Littératures, collection Pluriel, Paris, 2001

[7] Édité aux éditions Boussac, imprimerie Pierre Leroux

[8] Dont *Le christianisme libéral*, publié en 1865, constitue une brillante tentative de régénérescence du christianisme originel.

[9] *La question religieuse et le socialisme*, ouvrage référencé note 3.

[10] Ibid., page 50. [11] Ibid., page 51. [12] Ibid., page 51. [13] Cf. note 7.

[14] *La révolution religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle* (1859).